

La *Vita Merlini* : ou les Métamorphoses Merlin*

La littérature française du moyen âge, Robert de Boron entre autres, ne donne qu'une image déjà dégradée, du personnage de Merlin. Pour saisir une image plus authentique de cette figure mythique, il faut se reporter à la *Vita Merlini* (circ. 1150) du Gallois Geoffroy de Monmouth (1100-1155), ainsi qu'aux récits parallèles, l'un irlandais, en gaélique, *La Folie de Suibhné* (citée dès le VIII^e-IX^e siècle), l'autre originaire d'Écosse : la *Vita sancti Kentigerni* (XII^e siècle)¹ ; – bref, la version panceltique du mythe.

Rappelons d'abord que Geoffroy de Monmouth vécut un demi-siècle environ avant Chrétien de Troyes. Gallois d'origine, parlant sans doute le brittonique, il fut élevé dans un monastère, puis passa vingt-trois ans de sa vie à enseigner à Oxford sous le règne des rois normands Henri Beauclerc et Étienne de Blois. En 1151, ce clerc fut élu évêque d'un diocèse du Pays de Galles ; mais il se coucha dans sa bière en 1155, sans s'être assis sur son siège épiscopal. Ce fut pendant ces dernières années que, déjà auteur de *Prophéties de Merlin* (1135) et d'une *Historia Regum Britanniae* (1135-48), il composa sa *Vita Merlini* (1148), où sous forme d'hexamètres latins, il coula de vieilles traditions galloises.

On voudrait proposer ici une clé de lecture, une grille d'interprétation, à savoir que la *Vita Merlini* peut être déchiffrée

* Une version abrégée de cet article a paru en préoriginale aux éditions « Paradigme ». Nous avons l'avantage d'en publier ici la version intégrale.

1 — Ces textes ont été pour la première fois heureusement rassemblés et traduits en français sous la direction de Philippe Walter (Grenoble, Ellug, 1999) qui introduit l'ouvrage par une préface copieuse par son volume (48 pages) et riche par son contenu. Nous lui devons maintes suggestions (sans le suivre toujours en ses rapprochements en chaîne parfois subtils).

comme codant le scénario d'une initiation progressive à la qualité de Grand Druide et de Devin par une série de métamorphoses successives.

D'abord Merlin était à la fois roi et prophète : « *Rex erat et vates* », dit le vers 21 de la *Vita*. Il exerçait donc à la fois les deux premières fonctions duméziliennes. Mais une bataille extrêmement sanglante aux côtés du roi Peredur de Cambrie (la bataille d'Ardudd en 573 près de Carlisle) tourne au massacre et au carnage ; – ce qui lui apprend que ces deux fonctions sont pratiquement incompatibles.

Aussi renonce-t-il alors à celle de la royauté ; il rejette cet état guerrier qui implique tant de morts ; et il s'évade de ce monde de détresse des hommes. – C'est là toujours la démarche première, préalable, de toute initiation : l'évasion du milieu social habituel. C'est toujours d'ailleurs le cas dans les pays traditionnels d'Afrique et d'Australasie où les jeunes gens sont arrachés à leur village, au monde de lamentations des femmes, pour gagner en brousse un site secret, sanctuaire de l'initiation.

I. Merlin et l'oiseau

Merlin fuit alors dans la forêt de Calédonie (« et fugit ad silvas », v. 74), sanctuaire préservé (au v. 75 l'auteur utilise le terme de *nemus*, bois sacré), résidence des dieux, site traditionnel voué aux initiations. Il y perche dans un if, le premier des arbres, l'un des cinq grands de la Tradition, arbre sacré du dieu Ross, le dieu fort et droit. Comment s'y installe-t-il ? Sous son glacis rationnel et classique, la *Vita* dissimule ce fait.

Mais le texte parallèle irlandais de *La Folie de Suibhné* restait, lui, encore assez explicite : après la meurtrière bataille de Mag Roth, un moine vindicatif, Ronán « prie que le Seigneur Tout-puissant [le] projette en l'air à la façon d'un oiseau » (§ 9). Affolé par la bataille, cet équivalent de Merlin s'envole. « Si bien que, par la malédiction de Ronán, il sombra dans la folie, tel un oiseau dans le ciel » (§ 11). Des années et des années, il va sauter, bondir, voler d'arbre en arbre, de vallée en vallée, sans répit ni trêve. « Il traversa la mer vaste étendue houleuse, et [d'Irlande] il atteignit le pays des Bretons » [la Grande-Bretagne] (§ 46) ; et de celle-ci il retourna en Irlande (§ 51). Il tente de rentrer chez lui ; mais poursuivi par la haine de Ronán, il se heurte à cinq têtes coupées. Alors « il s'éleva face à elles en volant de fourré en fourré jusqu'à ce qu'il ait atteint les nuages diaphanes de l'air » (§ 64-65). Il se lamentera de cette vie misérable : Suibhné s'exclama :

« Les souffrances que j'endure sont cruelles depuis le temps où mes plumes ont poussé jusqu'à ce soir » (trad. N. Stalmans, § 60).

– C'est clair : il a subi une première métamorphose : en oiseau².

C'est là une première initiation par l'élément de l'Air. Cet envol de Merlin est-il si étonnant ? Il n'a rien d'étrange en mythologie celtique. Ailleurs aussi, Geoffroy de Montmouth dira que la Fée Morgane « connaît l'art [...] de voler à travers les airs [...] à l'aide de plumes » :

Ars quoque nota sibi qua scit mutare figuram
Et rescare novis quasi Dedalus aera pennis (vv. 922-923),

tout comme la déesse guerrière Morrigan des Irlandais pouvait apparaître sous forme de corneille. Faut-il rappeler que dans le roman initiatique *Les Métamorphoses* ou *L'Âne d'Or* d'Apulée, la première des métamorphoses que contemple Lucius est celle de la magicienne Pamphila en hibou (L. III, § 21)³ ?

Il est probable que l'hirondelle qui apporte à la cour du roi March un cheveu d'or de la féerique Yseult *est* Yseult elle-même, magicienne venue se rappeler ainsi au souvenir de Tristan, tout comme dans un autre texte, irlandais celui-là, *La Mort de Derb Forgaill*, l'héroïne de ce nom se transforme en cygne avec sa servante pour aller rencontrer le grand héros CûChulainn.

Ce n'est point là privilège de femmes ni de fées. Car magicien également l'est à coup sûr Muldumarec, l'amant de l'épouse du seigneur de Caerwent, qui se change en autour pour, en dépit des grilles, aller visiter sa bien-aimée cloîtrée, selon le *Lai d'Yonec* de Marie de France⁴. Et dans *Le Songe de Rhonabwy*, texte gallois, les serviteurs d'Owein luttent sous forme de corbeaux contre les gens d'Arthur.

Sous quelle forme ailée *Merlin* ou Suibhné s'envolent-ils ? Ce n'est point précisé. Serait-ce sous forme de *merle*, voire de merle blanc ? Sans doute pas. Car cette étymologie tardive est fantaisiste. *Merlin* ne vient pas du latin *merula*, mais du nom d'homme gallois *Myrddin* (ou *Myrddin*) en vertu de l'affinité linguistique bien connue entre le *d* et le *l* (Sud > Sul en portugais). Tandis que l'étymologie *morijn* suggérée par Ph. Walter ne justifie pas phonétiquement l'apparition du *l*. Cet anthroponyme *Myrddin* vien-

2 — Et peut-être trouve-t-on là l'explication de l'intrigant « hapax legomenon » : l'« esplumeoir » de Merlin, le nid où il se dépouille de sa semblance de plumes. On peut y voir une confirmation indirecte de cette métamorphose ailée.

3 — Cf. *Cahiers du Cermeil*, n°16, pp. 2-7.

4 — *Lais de Marie de France*, éd. 10/18, pp. 193-222.

draît lui-même d'un toponyme *More-dunum*, « Forteresse-sur-Mer ».

Ce qui importe surtout, c'est *le sens* qu'il faut donner à cette transformation en oiseau. Cette faculté de se changer de la sorte relève souvent d'un pouvoir de fée ou de magicien. Dans le folklore les créatures ailées sont souvent soit des messagers de l'au-delà, soit des intermédiaires, des intercesseurs entre les deux mondes. Par cette métamorphose, Merlin s'élève au-dessus des misérables contingences royales. Philippe Walter dit très justement qu'ainsi libéré des pesanteurs terrestres, Merlin se voit porté, comme les shamans, à une forme de savoir supérieure à l'intelligence humaine, et approche du pouvoir des esprits, du pouvoir des dieux (p. 15).

*

Le Baron perché (Il Barone rampante, Turin, Einaudi, 1957) d'Italo Calvino paraît comme un frère moderne de Merlin. En effet, lui aussi se réfugie dans un arbre, en l'occurrence d'abord une yeuse ; puis, de là, sans jamais descendre des arbres, il gagnera les fameuses forêts foisonnantes de la vallée d'Ombreuse, baignant dans un univers de sèves où toujours branchages et frondaisons séparent le ciel et la terre (trad. franç. J. Bertrand, Seuil, 1960, « Point Romans » n°10, pp. 41-42).

Du coup, lui aussi sera maintes fois assimilé à un oiseau : « Qu'est-ce que cet oiseau » se demandent les voleurs de fruits (p. 44) à qui il montre comment se sauver « par la voie des airs comme un oiseau » (p. 46). Et c'est « comme à tire-d'aile » (p. 47) qu'il semble venu sur le cerisier le plus haut sur lequel il perche. Il dormira dans les arbres comme les mésanges pelotonnées dans leurs nids (p. 39). La tante de Violante contempera avec curiosité « cet étrange perroquet », réputé victime d'un enchantement (p. 32). On le verra se frayer une voie à travers les bois touffus, inextricables, tout « lié à chaque plume, à chaque bruit d'aile » (p. 67), si bien que les paysans du lieu se demanderont : « Est-ce un homme ou une bête sauvage ? »

Et non seulement on relèvera cette affinité avec l'animal, mais aussi une parenté quasi démoniaque. Car ils se demanderont également : « Ne serait-ce pas le diable en personne ? » (p. 50). Et son père aussi dira : « Mon fils a le diable au corps » (p. 53).

Tant qu'il reste dans les arbres il reste « inviolable et sacré » (p. 30). Et là une part de son esprit y comprenait tout à l'avance. Et voici enfin le devin, à qui la nature, les cerises mêmes parlent (p. 43) ! – Bref, un autre Merlin...

Figure à la fois sylvestre, ailée, démoniaque et divinatrice : singulière résurgence mythique ! On en verra d'autres. Y a-t-il là involontaire réminiscence ? ou écho délibéré ? qui le dira ?

II. Merlin et le loup

Dans ces bois, commence ensuite une *seconde initiation* : par l'*élément de la Terre*, cette fois. Merlin va s'assimiler alors si bien aux bêtes qui l'entourent qu'il en arrivera même à les dépasser à la course (v. 77)⁵. Il vit en leur compagnie ; il connaît, il apprend le langage des bêtes. Il les mène, il les charme.

Notamment il devient le compagnon d'un vieux loup gris. Il lui parle. Il converse avec lui. Il s'assimile à lui. Sous cet aspect rationnel, symbolique, il faut entendre qu'il devient *loup* lui-même. C'est là un autre, *le second de ses avatars*. On sait comme Marie de France a exploité ce thème de l'homme-loup dans son *Lai du Bisclavret*.

Loup se dit *blaidd* en gallois (*dd = th* en anglais) ; *bleizh* en breton (racine qu'on retrouve dans le *Bis-clavret* de Marie de France). On aperçoit ici une confirmation manifeste de la dégradation rationnelle que subit le mythe chez Robert de Boron : car le thème y subsiste, sauf que le *Bleizh* en question est devenu « Blaise », le compagnon de toujours, le confident, le scribe de Merlin, mais cette fois rationalisé sous forme humaine... « Le loup n'est autre que Maître Blaise », dit Ph. Walter (p. 25) ; plus exactement, c'est l'inverse : c'est ce « Blaise » qui est le déguisement, le masque du loup !

Bref, *on ne peut comprendre foncièrement Robert de Boron en se confinant aux seuls textes français, sans remonter au mythe celtique primitif*.

Par ailleurs, *Lailoken*, le double écossais de Merlin, signifierait jumeau : Merlin aurait donc un *jumeau* ; et le Loup serait ce jumeau. « Merlin et le loup seraient deux jumeaux mythiques » (Ph. Walter, p. 26). Comme pas mal d'êtres liés au surnaturel, Merlin aurait, par une sorte de compensation mystique, gardé un côté animal, un lien de fraternité avec le règne animal des origines⁶.

Que lui apprend son frère le loup ? Il incarne l'Esprit des forêts, premier maître, le plus antique, qui hanta les bois (« Tu

5 — Peut-être Geoffroy fait-il écho ici à un thème de *La Maladie des Ulates*, vieille épopée irlandaise où, bien que sur le point d'accoucher, la déesse Macha vainc à la course les chevaux jusque là invaincus du roi Conchobar.

6 — Cf. notre article « Quelques Héros hybrides, Signes de leur lien avec un Autre Monde » dans *Pris-Ma*, t. XV/2, n°30, juil.-déc. 1999, pp. 187-198.

prior has silvas coluisti », dit le texte au vers 105) ; le folklore nous apprend que l'animal instruit l'homme sauvage (*selvaticus*) sur les secrets de la vie naturelle. Il lui enseigne la sagesse des Grands Ancêtres : comment résister ou se résigner aux épreuves de la nature, à une nourriture frugale, aux frimas, à la faim, au froid.

Et, finalement, comme certaines bêtes, le Loup-Merlin se laissera charmer, captiver par l'incantation musicale, en l'occurrence celle d'une cithare ; et il regagnera momentanément le monde des hommes et des femmes. Mais revenu, il n'aura plus la force de supporter les contingences, les flatteries sociales et rêvera de regagner la liberté des bois.

*

D'après l'*Oianau* [« Salutation »], poème brittonique⁷ non repris dans la *Vita*, Merlin [Myrddin] aurait également eu un autre compagnon animal : il aurait partagé sa couche avec un marcassin, un petit cochon sauvage. Sa bauge, il faut la chercher dans un recoin caché des pays boisés. Écrasé d'affliction par son état misérable, Merlin ne dort plus facilement. Et on comprend ses insomnies quand tout le jour il a dû marcher dans la forêt en compagnie de ses loups avec de la neige jusqu'aux hanches, les cheveux coiffés de glaçons.

Loin d'être méprisable, pareille cohabitation avec le marcassin est un signe faste. Car, pour les Celtes, le cochon est la nourriture de l'Autre Monde, celle qui figure dans le festin que consomment les dieux et qui assure leur immortalité. Le cochon est un animal magique venu de l'Autre Monde. Selon le *Mabinogi* de « Math, fils de Mathonwy », les premiers porcs de Grande-Bretagne furent envoyés à Pryderi par Arawn, roi de l'*Annwfn*, l'Autre Monde (p. 100). Si bien que dans l'autre *Mabinogi* de « Manawydan, fils de Llyr », un sanglier blanc entraîne Pryderi vers une forteresse assise là où jamais l'on n'en vit, et où Pryderi restera victime d'un enchantement (p. 86-87).

Si l'on en croit le *Dictionnaire des Symboles* de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant (Laffont), le sanglier figurerait l'autorité spirituelle et serait en rapport avec la retraite solitaire du druide en forêt. Mythe qui dériverait de la tradition hyperboréenne (p. 944). C'est exactement cela ici.

Que le jeune porc sauvage puisse en outre incarner un *alter ego* de Merlin n'aurait rien de singulier. Puisque dans *Kulhwch et*

⁷ — Cf. *Récits et Poèmes celtiques. Domaine brittonique, VI^e-XV^e siècles*, Paris, Stock+Plus, 1981, « Moyen Âge » n°51, pp. 219-221.

Olwen, autre épopée galloise, le redoutable sanglier légendaire *Twrch Trwyth* « Sanglier royal » est un roi, un homme, qui fut métamorphosé en porc en expiation de ses fautes.

III. Merlin et le cerf ou le Cocuage Merlin

La troisième métamorphose de Merlin exprimée dans la *Vita* serait sa transformation en cerf.

Dans sa forêt, par une nuit qu'éclairent les cornes de la lune (« Nox erat et nitide radiabant cornua lune », v. 424), Merlin astrologue lit dans les rayons divergents de Vénus que Gwendolynne, sa femme délaissée, va épouser un prétendant. Merlin alors rassemble toute une harde de cerfs, de daims et de chevreuils (« Cervorumque greges agmen collegit in unum », v. 452). Lui-même monte un cerf. Poussant devant lui ce troupeau, il gagne la cité qu'habite son épouse. Et, arrachant les bois du cerf, signe de son cocuage, il les lance sur le fiancé, dont il fracasse le crâne (« vibrataque jecit in illum / Et caput illius penitus contrivit », v. 469).

Si le Loup incarnait *Bélénos*, l'Apollon lycéen celtique, le Cerf, lui, rappelle *Cernunnos*, le dieu-cerf, dit le « Cornu », car sa tête s'orne de cornes de bélier ou de bois de cerf. Les autels et monuments gallo-romains le représentent avec la torque au cou et accroupi en posture « bouddhique ». Il figure sur le fameux vase, le chaudron de Gundestrup, découvert en Jutland et conservé au musée de Copenhague. Il y tient en main le serpent à tête de bélier, animal chthonien. On l'y voit d'abord mourant, sacrifié par plongée dans un liquide, sans doute la bière divine qu'il brasse et enseigne à brasser. Puis, une autre figure le représente « en gloire », accroupi, ressuscité, re-né et rajeuni.

Or, dans le système de la pensée analogique, revêtir la peau d'un animal, ou le monter, ou être accompagné par lui, ou être comparé à lui, est chaque fois le signe voilé – mais révélateur pour qui l'entend – qui symbolise qu'on est quasi métamorphosé en lui. En montant le cerf, Merlin témoigne de sa fraternité avec cet animal.

Ce n'est point là supposition : les faits, les textes le confirment. Dans la mythologie celtique, la déesse Épona, initialement déesse-jument, est figurée plus tard comme montant un cheval. Dans *L'Âne d'Or* d'Apulée, Lucius est effectivement changé en âne ; dans l'*Orsa* de Basile, l'héroïne est concrètement transformée en Ourse ; mais que vienne Perrault, fils d'un siècle rationnel, et dans sa *Peau d'Âne*, récit rigoureusement parallèle, la même

héroïne n'est plus que symboliquement revêtue d'une simple peau d'âne !...

Si bien qu'il faut saisir que cette figure de cerf qui représente le dieu zoomorphe Cernunnos est bien plus que simple « attribut », comme le voudrait la critique moderne. Plus exactement, il y a *assimilation*. Ou, mieux encore, ce n'est pas là au fond question rationnelle qu'il s'agit de se poser : il suffit de sentir d'instinct l'affinité des deux êtres.

La femme de Merlin s'appelle d'ailleurs *Gwendolyn*, ce qui signifierait justement *Blanche-Biche* en gallois (*Gwenn-elain*). C'est une biche aussi qui est substituée à Iphigénie sacrifiée. Rappelons encore que, dans l'*Odyssée* d'Homère (L. XIII, vv. 430-440), c'est la « peau » râpée d'un cerf rapide que la déesse Pallas Athéna jette sur le dos d'Ulysse *pour le déguiser aux yeux des prétendants qui convoitent sa femme*, – remarquable parallélisme ! Et que, selon Édouard Schuré, c'est d'une peau de *faon* qu'on revêtait les mystes lors de leur initiation aux mystères d'Éleusis en signe de laceration et de déchirement de l'âme (*Les Grands Initiés*, pp. 498-499).

Qu'apporte à Merlin ce nouvel *avatar* ? L'animal *boisé*, abusé, lui apprend à se méfier du manque de foi, des faiblesses de l'humanité ordinaire, et à châtier qui l'exploite. Certains ésotérisants comme Raimonde Reznikov⁸ affirment aussi – mais sans donner de preuve de leurs assertions – que ce serait un Ancêtre mythique dans la tradition hyperboréenne, qu'il serait l'attribut de personnages qui, *branchés* sur le cosmos, accéderaient ainsi aux mystères de l'origine et de l'au-delà, qu'il exercerait donc un rôle d'initiateur, de « psychopompe », de messenger envoyé vers les puissances de l'Autre Monde, que sa ramure, tombant et repoussant, serait image de mort et de renaissance et des transformations cycliques, et symboliserait le monde spirituel, la Connaissance.

Jean Marx dit plus rigoureusement que : « dieu de la végétation et des morts, il est aussi le maître du festin communiel et des boissons réconfortantes et enivrantes, dont le secret vient de l'Autre Monde et dans la consommation transfigure et transporte ceux qui y participent »⁹.

Ainsi détenteur du vase, du réceptacle de la bière divine d'immortalité, le dieu-cerf apporte l'ivresse et l'extase mystique. Relevons encore que la corne sert également d'instrument de musique, langage supérieur au langage articulé de la voix humaine. La corne de bélier servait au rite des fêtes dans la liturgie hébraïque. Appelée *jobel* elle était signe de *jubilation*.

8 — *Les Celtes et le Druidisme*, Saint-Jean-de-Braye, éd. Dangles, 1994, pp. 264-268.

9 — *La Légende arthurienne et le Graal*, P.U.F., 1952, pp. 138, 184.

Cette troisième initiation figure également une initiation par l'Air. Car, par ses ramures, le Cerf étreint l'espace aérien du ciel ; et ses bois, que Merlin jette à travers l'air comme une arme de jet jusqu'à l'étage où se rit de lui son rival, confirment cet aspect d'épreuve par l'élément de l'Air.

Elle se poursuit peut-être par une initiation selon l'élément de l'Eau. Car, après avoir éliminé son rival, Merlin refuit vers ses bois, son *nemus* (v. 476). Mais, poursuivi, son cerf le jette à la rivière que franchit seul son bond ; et Merlin, nageant tel un poisson et luttant contre le courant, sera repris alors et se trouvera *vinculé* dans les liens de la vie civile.

Et c'est dès lors que, pour se libérer, grâce au savoir que lui a apporté son immersion dans la vie forestière, il commencera à prophétiser. Il gagnera ainsi de pouvoir retrouver ses bois. Et sa sœur Ganieda lui y fera construire selon son désir une demeure à soixante-dix portes, à soixante-dix fenêtres, d'où il puisse suivre dans leur course le mouvement des astres et des planètes. Après s'être initié aux éléments de la Terre, voici que Merlin s'initie aux signes et présages du Ciel.

Sans doute, dira-t-on. Mais, pour en revenir à Cernunnos, ce dieu-cerf, surtout représenté au Centre de la Gaule, avait-il des correspondants gallois ? — N'oublions pas d'abord qu'on circulait beaucoup entre Grande- et Petite-Bretagne. En outre, on a rapproché de ce dieu Cernunnos un épisode du conte gallois d'*Owein et Lunet* : cherchant aventure, Kynon, fils de Klydno, renseigné par des blondins armés d'arcs à cordes en nerfs de *cerf*, rencontre dans une clairière une sorte de « dieu noir ». Maître des animaux, ce géant est armé d'une massue de fer dont il frappe au front un cerf. Bramant de façon aiguë, celui-ci sonne alors le rassemblement autour du maître d'une multitude d'animaux divers : *serpents*, vipères, etc., qui lui font allégeance¹⁰. Bref, il commande les animaux par le truchement du cerf, son *alter ego*.

(Le thème mythique est déjà quelque peu brouillé dans ce récit gallois. Chrétien de Troyes, à son habitude, comprend mal le sens de cet épisode. Dans son roman parallèle *Yvain ou le Chevalier au lion* (vv. 276-353), le Dieu noir des animaux que rencontre Calogrenant devient un vilain More [vilain aux deux sens du terme] tenant en main une massue sur laquelle il s'appuie. Le rassemblement des bêtes qu'opère ce dieu-berger se fait non plus autour de lui, mais sur son propre corps, littéralement « mons-

10 — Françoise Le Roux, « La Religion des Celtes », in : *Histoire des Religions*, « Encyclopédie de la Pléiade », t. I, p. 795. Cf. *Les Quatre Branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, Gallimard, « L'Aube des Peuples », pp. 215-216.

trueux » : oreilles velues d'éléphant, yeux de chouette, nez de chat, bouche de loup, dents de sanglier, tête de roncín, vêtu de deux peaux de taureaux accrochées à son cou. Gardien des bêtes sauvages, ce géant les soumet à sa volonté en les empoignant puissamment par les cornes. – Rassemblement de bêtes, berger, massue, cornes, etc. : les thèmes se retrouvent, mais dans le désordre...)

*

On ne peut s'empêcher de songer à cette figure de « sorcier » gravée dans le « sanctuaire », au plus profond de la grotte des « Trois-Frères » en Ariège (H. Breuil, *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, 1952 ; reprod. dans G. Bataille, *Lascaux*, Skira, 1955). Elle date du magdalénien moyen (III-IV), soit vers douze mille ans avant notre ère.



Gravure de 75 cm rehaussée de peinture, elle représente une créature à corps d'homme, mais du bandeau frontal duquel émergent des oreilles de cerf et deux puissantes ramures. Isolée, située le plus haut sur le rocher, elle domine sous elle un foisonnement d'animaux plus petits : rennes, chevaux et bisons. Les Magdaléniens devaient y voir, dit l'abbé Breuil, la figure la plus importante de la caverne ; et il la nomme « le dieu des Trois-Frères ». D'autres y voient incarné l'Esprit-Maître gouvernant la multiplicité animale, présidant à

leur rassemblement. On l'a rapproché aussi des shamans sibériens. Image extraordinaire qui concrétise une « synthèse » panique, une harmonie de la vie naturelle, humaine qu'elle est par son corps, animale par sa tête, végétale même par les ramures de ses branches. Être dansant que devait animer davantage encore la lueur tremblante des torches.

Saisissante est la similitude avec le dieu-cerf Cernunnos : rassemblement des bêtes, charme des animaux, métamorphose, ramure de cerf !... Et Merlin rejetant ses bois ne serait déjà qu'une affabulation dégradée de cette ancestrale constellation mythique.

*

Un curieux écho de ce Merlin-au-cerf de la *Vita Merlini* se rencontre bien des siècles plus tard en littérature française contemporaine dans Bobi, personnage de *Que ma joie demeure* (Grasset, 1932) de Jean Giono (pp. 489-502).

Plus exactement qu'un Messie, on pourrait voir dans l'apparition de ce Bobi, qui, avec son cerf, ramène les hommes vers les forces naturelles, une réincarnation de l'enchanteur Merlin. Dans sa « Notice » concernant ce roman, Luce Ricate dit :

Le cerf se comporte comme un véritable personnage. Il a un nom, Antoine. Il surgit à côté de Bobi une nuit de printemps, et il s'en va tour à tour visiter Aurore, Zulma, le père Carle et son fils, d'autres encore. Il est le *médiateur élu entre les personnages humains et les réalités cosmiques*. Peu s'en faut que Giono ne le considère, dans son ordre à lui, comme un saint. En fait, il le dira abruptement, mais nettement, au moment où il imaginera que le noble évêque destitué, le « Monseigneur » de la Chute de Constantinople, pourrait fort bien jouer le rôle d'*intercesseur mêlé à la vie de l'univers* : « Monseigneur – le cerf de *Que ma joie demeure* – devient un saint montagnard »¹¹.

Le cerf était une « bête moitié bête, moitié arbre ». Car « l'arbre de sa tête était un arbre » (p. 531). Comme, en même temps, Bobi l'a choisie « qui soit presque un homme pour qu'on fasse bien le mélange » (pp. 488-489), en elle se rencontre la fusion des divers règnes d'une nature où la vie panique reste encore indifférenciée. Le texte témoigne ainsi nettement de cette fraternité retrouvée entre l'homme et l'animal.

Mais, réciproquement aussi, les hommes et les femmes du plateau rejoindront le cerf dans son accord avec la vie naturelle. Ainsi Bobi : « il se sentait presque cerf, presque bête. Il savait d'avance par science de bête... » (p. 508). Car nous aussi « nous sommes des animaux » (p. 605). Ainsi le cerf s'accorde-t-il d'instinct avec Zulma (p. 495). Elle s'endort d'abord sous le souffle du cerf (p. 505). Puis, elle arrive à un pique-nique¹² improvisé, marchant à côté de la bête, côte à côte, d'un pas accordé, avec le même balancement, dans une sorte de gloire (pp. 530-531). Elle est comme l'épouse du cerf. Et, d'abord déesse des moissons, elle sera si bien transformée, assumée en mouton, vêtue de peaux de

11 — *Second Carnet de préparation de Chute de Constantinople*, f°24, v°.

12 — Curieusement, Florence Delay et Jacques Roubaud disent que c'est Merlin qui aurait inventé le pique-nique (*Joseph d'Arimathie, Merlin l'Enchanteur*, NRF, p. 160) !...

mouton, qu'elle devient « reine des moutons » sauvages. Elle est devenue « une femme-mouton ». Bref, « c'est le paradis terrestre » (p. 531 et 665-677).

D'abord Bobi et le cerf s'étaient « souvent parlé du désir des mêmes choses » ; ainsi voit-on Bobi, tel un sorcier, connaître le langage des bêtes. Et quand il l'amène vers ces gens du plateau qui avaient « perdu la joie des saisons et la gentillesse naïve », du coup « ce qui est pur et sauvage éclaire l'ombre ». Les gens n'ont déjà plus le cœur des habitants des plaines. Ils sont « dans la forêt... avec lui ». Dès lors « tout poussera gaillard et solide ». Ils vont tous « être printaniers ». « C'est la nuit, c'est le printemps dans les arbres. La forêt chante [...] sa chanson la plus grave ». C'est là une initiation céleste : « Des lueurs dansaient au-dessus de sa tête ». Car « il avait de larges branches pleines de ciel noir et d'étoiles printanières [...] Il tenait tout le ciel du soir dans ses branches. Ses bois élargis et gonflés sortaient de son front gonflé comme des racines de chêne » (p. 651).

Et même la massue du dieu noir n'est pas absente : « Il sait reconnaître [les odeurs] comme un coup de poing sur les naseaux » (pp. 488-490). Va alors commencer à s'incarner « le rêve des hommes, quelque chose d'extraordinaire, de nouveau » (pp. 500-503). S'ouvriront des chemins enjambés d'arc-en-ciel où rencontrer la pluie luisante de la joie (p. 511).

Jusqu'à ce que finalement la foudre frappe Bobi : « la foudre lui planta un arbre d'or dans les épaules » (p. 777). – Échec ? Ne serait-ce pas plutôt l'Apothéose, au sens strict, du héros branchu ?...

Dans *Merlin l'Enchanteur* (1984) de René Barjavel, Merlin garde ce don de métamorphoses, notamment en magicien vert, en arbre bleu, et en cerf blanc, la blancheur étant signe de l'Autre Monde.

*

Ce cerf de Bobi qui frappe à la porte, M^{me} Arlette Bouloumié le rapproche aussi de l'élan qui frappe à la porte dans *Le Roi des Aulnes* de Michel Tournier (*Recherches sur l'Imaginaire*, Cahier XXVII, t. I, 1977, pp. 275-288), animaux qui, tous deux, contribuent à « l'initiation cosmique de l'homme ». C'est fort bien dit.

En effet, prisonnier en Allemagne près de la Rominten Heid, « immense réserve de futaies, paradis des plus beaux cerfs d'Europe », Abel Tiffauges a découvert dans une forêt de bouleaux proche de son camp un hutte de rondins dont il avait forcé

la porte, ermitage sylvestre où il s'évade régulièrement (NRF, 1970, pp. 182-188).

Une nuit un râle, un raclement contre la porte la lui fait ouvrir. Dans l'ouverture s'encadre un « monstre » noir et velu rassemblant la forme du cheval, du buffle et du cerf. Si énorme est la masse de ses bois lourds et grossiers que, heurtant les montants de la porte, ils l'arrêtent sur le seuil. Cette « bête à demi fabuleuse paraissait sortir des grandes forêts hercyniennes de la préhistoire ». Et la visite de ce géant ténébreux convainc Abel qu'il possédait lui-même des origines immémoriales plongeant « au plus profond de la nuit des temps ». Dans cette terre jeune et vierge, il voit dans l'offrande de ce grand fauve boréal un emblème fatidique : qu'il est lui-même parvenu à un haut degré d'ensauvagement et que c'est pour lui une étape vers « des révélations décisives ». Car, dans ce « pays des essences pures », sous cette lumière hyperboréenne, « tous les symboles brillaient d'un éclat inégalé » (pp. 187-193).

Or, cet élan aveugle et solitaire, on l'appelait l'*Unhold*, c'est-à-dire « la brute, le malgracieux, mais aussi le sorcier, le diable ». Le voici donc ! Abel le nourrit, le charme. Et ils se parlent (p. 195) !

Que dire de plus ?... Étrange reviviscence de vieux thèmes mythiques, profondément gravés dans nos souvenirs ataviques !

IV. Merlin et l'ours

Parmi les avatars de Merlin faut-il compter en outre une « semblance » en ours ? De fait, le *Merlin* de Robert de Boron dira qu'il naquit velu comme un ours, couvert de si grands poils que jamais sages-femmes n'en avaient vu pareils sur quelque autre enfant (éd. Micha, p. 51 ; Henri de Briel, *Le Roman de Merlin l'Enchanteur*, Paris, Klincksieck, 1971, p. 25). Dès sa naissance il manifesterait ainsi sa connivence avec le règne animal. Et son hirsutisme d'homme sauvage traduirait la compensation mystique de ses dons de visionnaire.

Toutefois il s'agit là d'un texte français tardif et hyperchristianisé jusqu'à l'indiscrétion. Et cette christianisation, qui ne comprend plus – ou ne veut plus – le mythe ni cette valeur initiatique de la forme ursine réputée « païenne », attribuera ce pelage insolite non point à des liens avec l'Autre Monde, mais à la paternité clandestine d'un démon incubé¹³, le diable étant velu comme chacun sait...

13 — L'hypothèse du démon incubé capable de posséder les femmes et d'engendrer en leur sein avait déjà été proposée par Geoffroy de Monmouth, qui fut clerc puis évêque, dans son *Historia Regum Britanniae*, § 107.

La transformation de Merlin en ours est, certes, possible, comme en témoigne cette *Orsa* de l'italien Basile que nous citons plus haut, où une femme est métamorphosée en ourse.

Philippe Walter dit que « quelques tribus donnent à ce maître de la forêt le nom d'« esprit des ours ». Car il est censé avoir un rapport particulier avec cet animal si important dans le monde celtique » (*op. cit.*, p. 25). Cette phrase énigmatique – qui ne nous précise malheureusement ni quelles tribus ni où, ni selon quels textes – serait évidemment une confirmation précieuse.

Philippe Walter suppose également qu'une période d'occultation de Merlin coïnciderait avec l'époque où l'ours hiberne, c'est-à-dire de la Saint-Martin, le 11 novembre, à la Chandeleur du 2 février. Mais la parenté de *Martin* avec *Merlin* n'est qu'étymologie populaire fantaisiste. Et cette « occultation » supposée de Merlin n'est qu'une hypothèse de datation formée à partir d'un calendrier subreptice proposé pour les événements de la *Vita*.

Reste qu'à s'en tenir à la seule *Vita Merlini*, celle-ci demeure muette, même symboliquement, sur toute association de Merlin à l'Ours. On n'en peut donc rien déduire : *ex silentio nihil*, dit un vieil adage.

S'il est un personnage de la légende celtique qui paraît nettement associé à l'Ours, ce n'est point Merlin, mais Arthur « dux bellorum »¹⁴, qui incarnera, lui, la deuxième fonction dumézilienne, la fonction royale et guerrière. En effet, l'étymologie de ce nom serait la racine *arth*, qui en gallois signifierait *ours* (irlandais : *art* ; breton : *arzh* ; gaulois : *artos*).

Quant à Merlin, on ne peut rien affirmer. De lui, la *Vita* n'évoquerait expressément que trois métamorphoses, trois initiations, trois prophéties, au terme desquelles il entrerait dans le groupe d'une triade de grands druides. Cela correspondrait assez bien au mode de pensée des Celtes selon des chiffres réputés sacrés¹⁵ ; et cela suffit déjà amplement à sa gloire.

14 — « Dux bellorum », tel est le titre que donne à Arthur l'*Historia Brittonum* (IX^e siècle) attribuée à Nennius, qui écrivit avant l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. À remarquer que, dans sa *Vita Merlini*, Geoffroy ne reprend, – systématiquement semble-t-il, – aucun des faits concernant Merlin cités dans son *Historia*... : ni l'enfant sans père, ni la tour aux deux dragons, ni le déménagement du *Cercle des Géants*, ni les mêmes prophéties, ni la naissance d'Arthur par un sosie de Gorlois, ni la *finis Britanniae*...

15 — En effet la mythologie et la littérature celtiques affectionnent particulièrement ce nombre 3. On en trouve maints exemples.

En Irlande, dans *La Navigation de Bran, fils de Fébal* (*Immram Brain maic Febail*, avant IX^e s.), ce héros part en quête d'Emain Ablach, l'Île des Fées, avec 3x9 compagnons (= 3³).

Dans la plus tardive *Navigation de Maelduin*, où 3 frères de lait se mêlent indûment à l'expédition, la compagnie réside 3 jours dans l'Île du Chat. À l'Île des Fées, ils tiennent un rameau qui, après 3 jours et 3 nuits porte 7 pommes qui les nourriront pendant 40

V. Merlin et les druides

Pétri non seulement de traditions galloises, mais aussi de souvenirs classiques, – sa *Vita* est écrite en hexamètres latins –, Geoffroy de Monmouth n'ignorait pas l'œuvre d'Apulée : à la fin du paragraphe 107 de sa *Vita Merlini*, il invoque le *De Deo Socratis* de cet auteur pour autoriser la conception démoniaque de Merlin.

Et c'est ici que cela devient extrêmement intéressant. Car, dans le scénario de *L'Âne d'Or* d'Apulée, Lucius, après ses épreuves sous la forme asine, était jugé digne d'être initié aux mystères de la déesse Isis, et d'en devenir le prêtre.

jours (autres chiffres réputés « sacrés »). Dans une autre île les accueille une fille splendide qui leur sert un breuvage qui les endort pendant 3 jours et 3 nuits ; ils se réveilleront au large... Chez la Reine de l'Île aux 17 pucelles, ils séjournent 3 mois qui leur durent comme 3 ans. Ils tentent de s'évader, sont ramenés et resteront dans l'île encore 9 mois (3x3). L'oiseau miraculeux fait 3 fois le tour de l'Île au lac de jouvence. Etc.

Dans *Le Sort des Fils de Tuiren* (transcription tardive), le grand dieu Lug exige entre autres d'eux, pour avoir tué son père, qu'ils lui ramènent 3 pommes merveilleuses du Jardin des Hespérides et qu'ils poussent 3 cris sur une colline où il est interdit d'en pousser.

Comme en Irlande, les textes gallois connaissent cette récurrence du nombre 3. Non seulement c'est sur lui que sont organisées les *Triades* galloises, mais dans *Kulhwch et Olwen* (circ. fin XI^e s.), il faut pour être reçu à la cour d'Arthur pousser 3 cris destructeurs si on ne vous ouvre la porte. Une fois découvert le château d'Yspaddaden Penkawr, il faut encore 3 jours pour en approcher. Il faut ensuite tuer d'abord les 9 gardiens et les 9 chiens qui veillent aux 9 portes. Aux 3 premières visites de l'aspirant fiancé et de ses compagnons, Yspaddaden leur lance les 3 premiers jours 3 fois une lance de jet. Quand ils formulent leur requête, il exige qu'on aille d'abord délivrer Mabon qui fut enlevé la 3^e nuit de sa naissance, pour qu'avec son aide ils puissent conquérir 3 objets nécessaires à sa toilette de noces : un peigne, un rasoir et des ciseaux à enlever de la tête du monstrueux sanglier Twrch Trwyth. Il devra aussi ramener une cuve – prototype du Graal – capable de nourrir le monde entier à condition qu'on s'y présente par groupes de 3 fois 9 hommes (=3³).

Dans *L'Histoire de Taliesin* (compilée circ. XIII^e s.), ce sont 3 gouttes brûlantes, tombées du chaudron de connaissance de la sorcière Keridwenn, qui procurent à l'instant à Gwyon Bach la vision de toutes choses à venir.

Peredur ab Evraug (XI^e ? XIII^e ? s.), équivalent gallois de Perceval, n'est pas en reste, qui, après avoir rencontré 3 chevaliers qui l'incitent à s'évader, voit au château du Roi Boiteux 3 jeunes filles portant un plat d'argent et au manoir du Cyclope 3 jeunes filles et 3 jeunes gens jouant aux échecs. Au château du Graal, de l'épée (la lance) dégouttent 3 ruisseaux de sang. À la cour du Roi des Souffrances, ce seront 3 filles qui lui demanderont d'épouser l'une d'elles. À la cour de la Dame des Exploits, 300 chevaliers lui raconteront leurs prouesses. Et, au Tertre Douloureux, il lui faudra comme épreuve renverser 300 chevaliers.

Dans *Llyd et Llewelys*, 3 fléaux oppressent l'île de Bretagne. Pour les conjurer le roi Llyd consulte son frère Llewelys roi de France. Grâce à ses conseils il vaincra les 3 fléaux et bénéficiera de 3 avantages.

Georges Dumézil a également reconnu ce goût de la « triade » dans les épopées celtiques : « Les Celtes insulaires [étaient] friands de triades de toutes sortes. À toutes époques les Gallois et les Irlandais ont usé et abusé du mode commode de la triade pour classer concepts, conseils, légendes » (*Mythes et Épopées*, t. I, p. 615 et note)

Or, symétriquement ici, à l'instar de Lucius, Merlin, après toutes ses « catabases » sous formes animales d'oiseau, de loup, de cerf, initié par les éléments de l'Air, de la Terre et de l'Eau, est jugé digne d'accéder à l'initiation druidique au sein d'une trinité de bardes inspirés avec Maelduin et Talyesin. Le parallélisme est frappant. Il paraît nous fournir la *clé* de la *Vita*.

Enfin Merlin se trouvera guéri de sa folie par l'eau d'une fontaine surgie par miracle :

Moxque siti captus se proclinavit in amnes
Potavitque libens et tempora proluit unda
[...] confestim mente recepta
Sese cognovit, rabiemque quoque perdidit omnem
(vv. 1145-50).

Merlin perd du coup son don visionnaire de prophéties. Et Ganieda, restée avec eux et ravie par l'esprit, le relayera dans sa fonction d'oracles.

Hanc etiam quandoque suus rapiebat ad alta
Spiritus ut caneret de regno sepe futura (vv. 1469-70).

Talyesin, qui avait été Gwyon Bach, servant la sorcière Kyrridwen (« femme tordue »), avait lui aussi, comme Merlin, subi toute une série de métamorphoses animales. Il fut successivement transformé en lièvre de la terre, en poisson des eaux, en oiseau du ciel, et finalement en grain, jusqu'à ce que, parfaitement initié aux différents règnes, repêché dans un sac-matrice flottant sur les Eaux-Mères, il renaisse enfin en Talyesin, c'est-à-dire « Front Brillant » (« Hanes Talyesin », in *Les Quatre Branches du Mabinogi*, pp. 333-351).

Puis il fut à nouveau transformé : « J'ai été un jeune saumon bleu, j'ai été un chien [cf. CûChulainn ?], un cerf, un chevreuil de la montagne » (*Book of Taliesin*, 19-1 et sqq.) Métamorphoses en chaîne qui, apportant toute une série d'expériences diverses, conférant un savoir universel, permettraient ensuite de survivre comme par miracle (cf. Pierre-Yves Lambert, *Les Quatre Branches du Mabinogi*, p. 401, note 9).

Maelduin, lui¹⁶, (le même ? ou un homonyme ?), lors d'un *immram*, d'une *Navigation fabuleuse*, avait, après tout un itinéraire,

16 — Selon les *Triades* galloises, le trio de Druides aurait été composé de Talyesin, Myrddin Emrys (Merlinus Ambrosius) et Myrddin fils de Merfyn (Merlin le Fou). D'autres textes affirment en revanche que Talyesin et Merlin ne seraient qu'un seul et même personnage : à la fois celui nommé Talyesin, qui aurait vécu à l'époque de Maelgwyn Gwynedd, et celui appelé Merlin qui revécut – ou survécut – à l'époque d'Arthur.

accédé à une réplique d'*Emain Ablach*, la Terre des Fées, où, comme ses compagnons d'aventure, il avait joui d'une épouse féerique, forme d'hiérogamie, qui est aussi un autre mode d'initiation.

Belle Triade de bardes, de druides et de devins !

Certes, de prime abord, il pourrait paraître inattendu de comparer initiation *celtique* et initiation *égyptienne*, – sous deux plumes *latines* cependant. C'est oublier l'affinité fondamentale de toute initiation. Parallèle qui s'avère plus convaincant encore quand tout à coup on s'avise que les relations de Merlin et de sa sœur Ganieda reproduisent, comme un avatar nouveau, le couple mythique d'Isis et d'Osiris. Plus rien d'étonnant dès lors que se ressemblent les initiations isiaque et druidique.

VI. Le mythe de Merlin

Cette prétendue « Vie de Merlin » s'avère donc bien plus calquée sur le canevas traditionnel des *scenarii* initiatiques que sur la biographie réelle du ou des individu(s) dénommés Merlin¹⁷.

On en vient à se demander d'ailleurs si le moyen âge nourrissait déjà une conception bien nette de la biographie en tant que genre littéraire historique pur et autonome. Plus souvent, on l'a vu, elle décalque, avec quelques variantes circonstanciées, quelque paradigme mythique, ou initiatique, ou hagiographique ou autre. La vérité historique du personnage-prétexte, elle la plie à des fins d'édification, d'habillage romanesque, d'arrière-pensées politiques, philosophiques ou religieuses.

C'est André Malraux qui disait : « L'Art n'imité pas la réalité ; l'Art imite l'Art qui l'a précédé ». – Et qui dit que ce n'est pas parfois le cas encore aujourd'hui ? La biographie est-elle jamais innocente ?

*

17 — Voir notre article : « Comment est née la légende de Merlin », in : *Recherches sur l'Imaginaire*, Cahier XXVII, t. I, Presses universitaires d'Angers, 1997.

Reste à se demander pourquoi ce mythe de Merlin a joui d'une si constante faveur jusque dans nos imaginations modernes¹⁸. Je crois que c'est parce qu'il a eu l'art de *fédérer* un certain nombre de thèmes singulièrement parlants à notre imagination. Non seulement il a incarné l'Enchanteur aux pouvoirs magiques extraordinaires, mais aussi le personnage multiforme hantant les forêts sacrées, initié aux forces secrètes de la Nature, et nous apparaissant sous de multiples métamorphoses. Il a incarné le Mage capable de charmer les animaux et de les rassembler autour de lui. Il sera aussi le « Mal-Aimé » victime de ses propres charmes, conseiller des rois, créateur de la Table ronde et d'une compagnie de chevaliers héroïques et fidèles. Passant pour l'enfant sans père, voire pour le fils du diable, on le tiendra ainsi pour lié de quelque façon avec un monde surnaturel, faste ou néfaste, qui lui dictera ses prophéties et fera de lui l'apôtre porteur d'une espérance de résurrection celtique.

Et c'est, je crois, parce qu'il réunit en lui tout ce faisceau de vieux thèmes mythiques toujours vivaces, toujours hautement parlant à notre cœur sensible, que cette Figure exerce, de nos jours encore, pareil impact fasciné sur nos imaginations humaines : Merlin le Fou du bois, Merlin l'Enchanteur, Merlin le Mage, Merlin le Voyant, Merlin le Prophète !

Robert BAUDRY
Professeur émérite

18 — Voir notre contribution : « Et toujours Merlin », in : *Bien dire et bien apprendre*, revue de médiévisique, n°13, 1996, Université de Lille 3, pp. 153-158.